

DAVID
ATTENBOROUGH

Une vie
sur
notre planète

*Avec ou sans nous,
le monde vivant
se reconstruira.*

Flammarion



La véritable tragédie de notre époque se déroule sous nos yeux, à l'échelle de la planète tout entière : la disparition de notre milieu naturel. Notre mode de vie actuel précipite la biodiversité vers un déclin certain, et cela s'est produit au cours de ma seule existence. De même qu'après Tchernobyl la ville ultramoderne de Prypiat est devenue inhabitable et fut désertée en l'espace de quarante-huit heures, il ne sera plus possible de vivre sur notre planète si nous épuisons ses écosystèmes.

Voici mon témoignage et ma vision de l'avenir. Comment nous en sommes arrivés là et comment, si l'on agit maintenant, il est encore temps de sauver la vie sur Terre.

D. A.

Diplômé de l'université de Cambridge en sciences de la nature, **DAVID ATTENBOROUGH** entre à la BBC en 1952 où il deviendra producteur de films naturalistes et animaliers qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier. Anobli par la reine Élisabeth II en 1985, il reste, à 94 ans, un acteur plus que jamais engagé en faveur du développement durable. *Une vie sur notre planète* a fait l'objet d'une adaptation diffusée en exclusivité sur Netflix depuis octobre 2020.

Traduit de l'anglais par Philippe Giraudon

Flammarion



Une vie
sur
notre planète



David avec Jonnie Hughes pendant le tournage
d'Une vie sur notre planète.

DAVID
ATTENBOROUGH

Avec Jonnie Hughes

Une vie
sur
notre planète

Traduit de l'anglais par Philippe Giraudon

Flammarion

En remerciant le WWF de son travail scientifique et de sauvegarde
qui a documenté cet ouvrage ainsi que le film associé.

Conception graphique et cahiers photographiques : Alice Nussbaum

Cet ouvrage a été mis en pages par Pixelence

N° d'édition : L.01EHBN001219.N001

Dépôt légal : mai 2021

Titre original : *A Life on Our Planet – My Witness Statement
and A Vision for the Future*

Éditeur original : Witness Books, Penguin Random House UK.

© David Attenborough Productions Ltd, 2020.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2021.

ISBN : 978-2-0802-4961-6

INTRODUCTION

Notre
plus grande
erreur

Prypiat, en Ukraine, est un endroit qui ne ressemble à aucun autre que j'aie connu. Il y règne un désespoir sans bornes.

À première vue, il s'agit d'une ville fort agréable, avec des avenues, des hôtels, une place, un hôpital, des parcs agrémentés de manèges, une poste centrale, une gare. Elle possède plusieurs écoles et piscines, des cafés et des bars, un restaurant au bord de la rivière, divers magasins, supermarchés et salons de coiffure, un théâtre et un cinéma, un dancing, des gymnases et un stade de football permettant aussi de pratiquer l'athlétisme. On y trouve toutes les commodités que nous autres humains avons inventées pour nous procurer une existence confortable et satisfaite, tous les éléments de notre habitat « fait maison ».

Le centre culturel et commercial de la ville est entouré d'immeubles d'habitation. On compte cent soixante tours réparties avec précision au sein d'un réseau bien conçu de voies urbaines. Chaque appartement est doté d'un balcon, chaque tour dispose d'une blanchisserie. Les immeubles les plus hauts ont vingt étages. Tous sont surmontés d'une

faucille et d'un marteau géants en métal, emblème des fondateurs de cette cité.

Prypiat est une création de l'Union soviétique, bâtie au cours de la fièvre de construction des années 1970. Censée offrir un cadre de vie idéal à une cinquantaine de milliers de personnes, elle constituait une utopie moderniste destinée à l'élite des techniciens et des scientifiques du bloc de l'Est, ainsi qu'à leurs jeunes familles. Sur un film amateur du début des années 1980, on les voit se mêler à la foule souriante, pousser des landaus sur les larges avenues, prendre des cours de danse, nager dans la piscine olympique et canoter sur la rivière.

Cependant, plus personne ne vit à Prypiat aujourd'hui. Les murs s'écroulent. Les fenêtres sont cassées et leurs linteaux s'effondrent. En explorant les édifices sombres et déserts de la ville, je dois avancer avec précaution. Des fauteuils renversés gisent dans les salons de coiffure, entourés de bigoudis poussiéreux et de miroirs brisés. Des tubes fluorescents pendent au plafond du supermarché. Le parquet déchiqueté de l'hôtel de ville jonche de ses débris un majestueux escalier de marbre. Dans les salles de classe, des cahiers sont éparpillés par terre, leurs pages couvertes d'écriture cyrillique impeccable à l'encre bleue. Je constate que toutes les pièces d'eau sont à sec. Les canapés des appartements sont défoncés, les lits rongés par l'humidité. Tout ou presque est immobile – en suspens. Je sursaute dès qu'une rafale de vent fait bouger un objet.

À chaque nouveau seuil qu'on franchit, l'absence des habitants se fait plus inquiétante. Elle s'impose comme la vérité la plus présente. J'ai visité d'autres villes post-humaines – Pompéi, Angkor Vat et Machu Picchu –, mais dans cette cité la normalité des lieux rend d'autant plus

frappante le caractère anormal de son abandon. Ses édifices et ses équipements sont si familiers qu'on sait que le passage du temps ne suffit pas à expliquer leur état de déréliction. Si Prypiat est à ce point imprégnée de désespoir, c'est que, des écrivains que plus personne ne regarde aux règles à calcul oubliées dans la classe de sciences, en passant par le piano fracassé du café, tout ici atteste la capacité qu'a l'humanité de perdre ce dont elle a besoin et qui lui est précieux. Seuls des habitants de la terre, nous sommes assez puissants pour créer des mondes puis les détruire.

Le 26 avril 1986, le réacteur n° 4 de la centrale nucléaire Vladimir Ilitch Lénine, universellement connue aujourd'hui sous le nom de « Tchernobyl », explosa à la suite d'une gestion déficiente et d'erreurs humaines. La conception des réacteurs de la centrale avait des failles. Les techniciens de l'équipe alors au travail n'en avaient pas conscience, et ils se montrèrent en outre négligents dans leurs tâches. L'explosion de Tchernobyl est due à des erreurs – la plus humaine des explications.

Des vents violents transportèrent sur une bonne partie de l'Europe de la matière quatre cents fois plus radioactive que celle diffusée par les bombes de Hiroshima et de Nagasaki réunies. Elle est tombée du ciel sous forme de gouttes de pluie et de flocons de neige, s'est infiltrée dans les sols et les cours d'eau de nombreux pays. Pour finir, elle a pris place dans la chaîne alimentaire. Le nombre de décès prématurés dus à cet événement est encore discuté, mais certaines estimations font état de centaines de milliers de victimes. Tchernobyl a souvent été qualifiée de pire catastrophe environnementale de l'histoire.

Hélas, ce n'est pas exact. Un autre phénomène s'est déroulé partout à travers le monde, un changement

presque imperceptible de jour en jour tout au long du siècle dernier. Là encore, c'est le résultat d'une gestion défaillante et d'erreurs humaines. Il ne s'agit pas d'un accident malheureux mais d'un manque funeste d'attention et de compréhension, qui affecte tout ce que nous faisons. Ce désastre n'a pas commencé par une explosion isolée. Il est apparu en silence, avant que personne ne s'en soit rendu compte, à partir de causes multiples, globales et complexes. On ne peut identifier ses répercussions à l'aide d'un unique instrument. Il a fallu des centaines d'études à travers le monde pour confirmer qu'il se produit vraiment. Ses effets seront beaucoup plus graves que la contamination des sols et des cours d'eau dans quelques contrées infortunées – il pourrait mener à la déstabilisation et à l'effondrement du monde sur lequel nous comptons.

C'est la véritable tragédie de notre temps : le déclin accéléré de la biodiversité* de notre planète. Pour que la vie puisse vraiment prospérer sur cette terre, une biodiversité immense est nécessaire. Il faut que des milliards d'organismes individuels différents tirent profit de toutes les ressources et opportunités dont ils disposent, et que des millions d'espèces vivent dans une interdépendance leur permettant de se nourrir les unes des autres, pour que la planète fonctionne avec efficacité. Plus la biodiversité sera importante, plus toutes les formes de la vie terrestre, y compris la nôtre, seront en sûreté. Toutefois, l'actuel mode de vie des humains sur la terre met en péril cette biodiversité.

* Les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire, en fin d'ouvrage. (N.D.É)

Nous sommes tous coupables, mais il faut reconnaître que ce n'est pas notre faute. Ce n'est qu'au cours des dernières décennies que nous avons fini par comprendre que chacun d'entre nous était né dans un monde humain qui n'était intrinsèquement pas durable*. Mais maintenant que nous le savons, nous devons faire un choix. Nous pouvons continuer de vivre notre existence heureuse, d'élever nos enfants et de nous consacrer aux désirs honnêtes de la société moderne, en préférant ignorer la catastrophe qui est à nos portes. Ou nous pouvons changer.

Ce choix est loin d'être évident. Après tout, il n'est que trop humain de se raccrocher à ce qu'on connaît et de négliger ou redouter ce qu'on ne connaît pas. Chaque matin, en tirant les rideaux dans leur appartement, la première chose que voyaient les habitants de Prypiat, c'était la gigantesque centrale nucléaire qui détruirait un jour leur vie. La plupart d'entre eux y travaillaient, les autres comptaient sur eux pour assurer leur subsistance. Beaucoup pouvaient comprendre combien il était dangereux de vivre si près de la centrale, mais je ne crois pas qu'aucun d'entre eux n'aurait choisi d'arrêter les réacteurs. Tchernobyl leur avait procuré cette denrée précieuse : une vie confortable.

Aujourd'hui, nous sommes tous des habitants de Prypiat. Nous menons notre vie confortable dans l'ombre d'un désastre dont nous sommes responsables. Il est la conséquence directe de tout ce qui nous permet de vivre dans le confort. Et il est tout à fait normal que nous continuions sur cette voie, tant que nous n'aurons pas une raison convaincante pour agir autrement et un projet offrant une véritable alternative. Voilà pourquoi j'ai écrit ce livre.

Le monde naturel dépérit, nous en avons partout la preuve autour de nous. Ce phénomène s'est produit

UNE VIE SUR NOTRE PLANÈTE

pendant ma propre existence, je l'ai vu de mes yeux. Il finira par causer notre perte.

Cependant, il est encore temps d'arrêter le réacteur. Il existe bel et bien une alternative viable.

Ce livre est l'histoire de ce désastre, notre plus grande erreur. Il raconte aussi comment, en agissant tout de suite, nous pouvons y remédier.

PREMIÈRE PARTIE

Mon témoignage



David tient un poussin fraîchement éclos qui « parle » à un œuf encore intact, extrait de *La Magie de l'œuf*.

J'écis ces lignes à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Ma vie a été absolument extraordinaire, ce n'est que maintenant que je m'en rends vraiment compte. J'ai eu la chance de passer mon temps à explorer les lieux sauvages de notre planète et à tourner des films sur les créatures qui les habitent. C'est ainsi que j'ai voyagé d'un bout à l'autre du globe. J'ai eu une expérience directe du monde vivant dans toute sa variété merveilleuse, j'ai assisté à ses spectacles les plus grandioses et à ses drames les plus haultants.

Dans mon enfance, je rêvais comme tant d'autres petits garçons de voyager dans des contrées lointaines et sauvages, afin de contempler le monde naturel dans son état d'origine et même de découvrir des animaux inconnus de la science. À présent, je trouve moi-même incroyable d'avoir réussi à consacrer une bonne partie de ma vie précisément à ces activités.



Un arbre solitaire à Leicester.

1937

POPULATION MONDIALE¹ : 2,3 MILLIARDS

CARBONE DANS L'ATMOSPHERE² : 280 PPM (PARTIES PAR MILLION DE MOLÉCULES D'AIR)

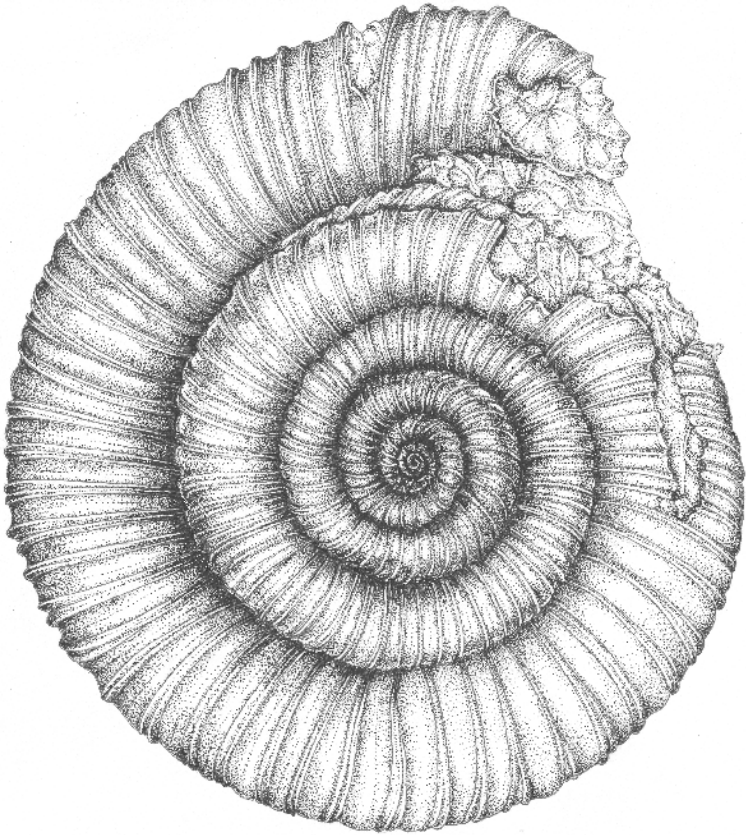
MONDE SAUVAGE SUBSISTANT³ : 66 %

Quand j'avais onze ans, je vivais à Leicester, dans le centre de l'Angleterre. À cette époque, il était normal pour un garçon de mon âge de prendre un vélo pour aller à la campagne et passer toute une journée loin de chez lui. C'était ce que je faisais. Tous les enfants explorent le monde. Même retourner une pierre et regarder les animaux se trouvant dessous est une exploration. En observant ce qui se passait dans la nature autour de moi, j'étais fasciné, et jamais je n'ai songé que j'aurais pu avoir une autre réaction.

Mon frère aîné ne voyait pas les choses ainsi. Leicester possédait une troupe de théâtre amateur, qui donnait des spectacles d'un niveau presque professionnel. Même s'il me convainquait parfois de me joindre à lui et de déclamer quelques vers dans un rôle de comparse, je n'étais guère enthousiaste.

Au contraire, dès qu'il faisait assez chaud, je partais à bicyclette dans l'est du comté, où l'on trouvait des roches pleines de fossiles aussi magnifiques qu'intrigants. Certes, ce n'étaient pas des ossements de dinosaures. Le calcaire couleur de miel s'était déposé sous forme de vase au fond d'une ancienne mer, de sorte qu'on ne pouvait s'attendre à y découvrir des restes de ces monstres terrestres. En revanche, je dénichais les coquilles d'animaux marins – des ammonites, certaines longues d'une quinzaine de centimètres et dont l'enroulement évoquait une corne de bélier, d'autres grosses comme des noisettes et abritant de minuscules structures de calcite qui soutenaient jadis les branchies permettant à ces créatures de respirer. Rien n'était plus excitant pour moi que de soulever une pierre paraissant prometteuse, de l'ouvrir adroitement à l'aide d'un marteau et de voir apparaître une de ces coquilles magnifiques, brillant au soleil. J'étais ravi à l'idée que j'étais le premier humain à contempler cette merveille.

Très jeune, je m'étais persuadé qu'aucune connaissance n'était plus importante que celle permettant de comprendre comment fonctionnait le monde naturel. Ce n'étaient pas les lois inventées par les humains qui m'intéressaient, mais les principes régissant la vie des plantes et des animaux. Plutôt que l'histoire des rois et des reines, ou même les différentes langues élaborées par les diverses sociétés humaines, je voulais connaître les vérités qui avaient gouverné le monde autour de moi longtemps avant l'apparition de l'humanité. Pourquoi existait-il tant d'espèces différentes d'ammonites ? Pourquoi l'une différait-elle de l'autre ? Vivait-elle d'une autre façon ? Dans une autre région de la mer ? Je découvris bientôt que beaucoup de gens s'étaient déjà posé ces questions, et qu'ils avaient trouvé



Ammonite *dactyloceras* commune.

un grand nombre de réponses. Ces réponses, il était possible de les rassembler pour former la plus merveilleuse de toutes les histoires : celle de la vie.

Pour l'essentiel, l'histoire du développement de la vie terrestre consiste en un changement lent et continu. Chaque créature dont je découvrais les restes dans la roche avait passé sa vie à être mise à l'épreuve par son environnement. Celles qui s'avéraient les plus capables de survivre et de se reproduire transmettaient leurs caractéristiques, les autres n'y parvenaient pas. Pendant des milliards d'années, les formes de vie avaient évolué vers plus de complexité, en devenant plus efficaces et souvent plus spécialisées. Et il était possible de déduire tous les détails de leur longue histoire d'après les vestiges trouvés dans la roche. Les calcaires du Leicestershire ne préservaient qu'un bref instant de cette évolution, mais les collections du musée de la ville me permirent de découvrir de nouveaux chapitres. Et pour en apprendre encore davantage, je décidai le moment venu d'essayer d'entrer à l'université.

C'est là que j'appris une autre vérité. Cette longue histoire de changements progressifs avait été brutalement interrompue à plusieurs reprises. Tous les cent millions d'années, environ, après toutes ces sélections et ces améliorations assidues, une catastrophe se produisait – une extinction massive*.

Pour différentes raisons à différents moments de l'histoire de la terre, un changement profond, rapide et global avait affecté l'environnement auquel tant d'espèces s'étaient adaptées si parfaitement. Le mécanisme entretenant la vie sur la planète avait eu des ratés et le miraculeux assemblage des interconnexions garantissant son équilibre fragile s'était écroulé. Après la disparition soudaine d'un grand nombre

d'espèces, il n'était resté que quelques reliquats. Le processus entier de l'évolution était ruiné. Ces extinctions à grande échelle avaient créé des frontières qu'on pouvait voir dans les roches, si l'on savait où regarder et comment les reconnaître. En deçà de la frontière, les formes de vies proliféraient. Au-delà, elles se faisaient très rares.

De telles extinctions massives se sont produites à cinq reprises au cours des quatre milliards d'années que compte l'histoire de la vie⁴. À chaque fois, la nature s'est effondrée, en laissant juste assez de survivants pour recommencer le processus. Le dernier épisode est attribué à une météorite dépassant les dix kilomètres de diamètre ayant heurté la Terre. L'impact aurait été deux millions de fois plus violent que l'explosion de la plus puissante des bombes à hydrogène jamais testées⁵. Comme elle a atterri sur des couches de gypse, certains pensent qu'elle a projeté dans l'atmosphère du soufre, qui s'est déversé sur la terre en une pluie suffisamment acide pour tuer la végétation et anéantir le plancton présent dans les eaux de surface des océans. Le nuage de poussière qui s'est alors élevé a obstrué la lumière du soleil au point de faire obstacle à la croissance des plantes pendant plusieurs années. Il se peut que des débris enflammés de la déflagration soient retombés sur la terre, en provoquant de gigantesques incendies dans tout l'hémisphère occidental. L'embrasement du monde aurait ajouté du dioxyde de carbone et de la fumée à un air déjà pollué, si bien qu'un effet de serre aurait réchauffé la planète. Et comme le point de chute de la météorite se situait sur la côte, des tsunamis colossaux ont déferlé sur le globe, en détruisant les écosystèmes côtiers et en projetant du sable marin à l'intérieur des terres sur des distances importantes.

Cet événement a changé le cours de l'histoire naturelle, puisqu'il a exterminé les trois quarts des espèces, y compris toutes les créatures terrestres dont la taille dépassait celle d'un chien. Il a mis fin aux 175 millions d'années du règne des dinosaures. Après cela, la vie était à reconstruire.

Durant les 66 millions d'années qui ont suivi, la nature s'est attachée à reconstituer le monde vivant, en créant et en perfectionnant une nouvelle biodiversité. L'un des résultats de ce redémarrage de la vie a été l'humanité.

*

Les roches gardent aussi le souvenir de notre propre évolution. Les fossiles de nos proches ancêtres sont nettement plus rares que ceux des ammonites, car leur évolution n'a commencé que depuis deux millions d'années. À quoi s'ajoute une difficulté supplémentaire : la plupart des vestiges d'animaux terrestres ne sont pas préservés sous des sédiments accumulés, contrairement à ceux de la faune marine. Ils sont éliminés par la force destructrice du soleil brûlant, des pluies torrentielles et du gel. On en trouve pourtant, et les rares traces de nos ancêtres révèlent que nous avons commencé à nous développer en Afrique. Au cours de ce processus, notre cerveau se mit à grossir au point qu'on peut supposer que nous acquérions alors l'une de nos particularités les plus marquantes : l'aptitude à épanouir des cultures* à un degré inégalé.

Pour un biologiste évolutionniste, le terme de « culture » désigne une information que les individus peuvent se transmettre par apprentissage ou par imitation. Imiter les idées ou les actes d'autrui nous paraît facile, mais c'est

parce que nous excellons dans cet exercice. Seule une poignée d'espèces semblent manifester des traits culturels – les chimpanzés et les grands dauphins en font partie. Mais aucune autre n'approche de notre capacité à développer une culture.

La culture a changé notre façon d'évoluer. C'est cette innovation qui a déterminé l'adaptation des humains à la vie sur la terre. Alors que d'autres espèces dépendaient de transformations physiques s'étendant sur des générations, nous pouvions introduire un changement important en une seule génération grâce à une simple idée. Des astuces comme la découverte de plantes capables de fournir de l'eau même en temps de sécheresse, la fabrication d'un outil en pierre pour écorcher une proie ou la cuisson d'un repas à l'aide du feu pouvaient se transmettre d'un humain à l'autre au cours d'une unique existence terrestre. C'était une forme nouvelle d'hérédité, qui ne dépendait pas des gènes que chaque individu héritait de ses parents. Du coup, le rythme de notre évolution s'accéléra. Les cerveaux de nos ancêtres se développèrent avec une rapidité extraordinaire, nous permettant d'apprendre, de conserver et de diffuser des idées. En revanche, leur corps ne connut presque plus aucune modification. Voilà deux cent mille ans environ que les *homo sapiens* sont apparus – des gens comme vous et moi, possédant la même anatomie que l'être humain moderne. Nous avons très peu changé physiquement depuis lors. Ce qui a changé de façon spectaculaire, c'est notre culture.

Au début de notre existence en tant qu'espèce, notre culture était centrée sur un mode de vie de chasseurs-cueilleurs*. Nos aptitudes dans ces deux activités étaient exceptionnelles. Nous avons acquis l'équipement propre à

notre culture matérielle, tels qu'hameçons pour attraper des poissons et couteaux pour abattre des cervidés. Nous avons appris à maîtriser le feu pour cuisiner et à nous servir de pierres pour moudre les céréales. Cependant, malgré notre culture ingénieuse, nous n'avions pas la vie facile. Notre environnement était rude et surtout imprévisible. En général, la terre était plus froide que de nos jours. Le niveau des mers était beaucoup plus bas. Il était malaisé de trouver de l'eau douce et les températures globales subissaient des fluctuations importantes dans des périodes de temps relativement courtes. Notre corps et notre cerveau avaient beau être très proches de ceux que nous avons aujourd'hui, l'instabilité régnant autour de nous rendait notre survie difficile. Des données tirées d'études génétiques sur les êtres humains modernes laissent à penser qu'en fait, voilà 70 000 ans, ces aléas climatiques nous exposèrent à des situations qui faillirent nous mener à l'extinction. Il se pourrait que notre espèce entière ait été réduite à une population de vingt mille adultes en état de procréer⁶. Pour continuer de progresser, nous avons besoin d'un peu de stabilité. Le retrait des glaciers, qui remonte à 11 700 ans, nous a apporté cette stabilité.

*

L'Holocène*, la période de l'histoire terrestre que nous considérons comme notre époque, fait partie des phases les plus stables qu'ait connues notre planète. Pendant dix mille ans, la température globale moyenne n'a pas augmenté ni baissé de plus de 1 °C⁷. Nous ne savons pas exactement ce qui a produit cette stabilité, mais il est probable que la richesse du monde vivant y ait contribué.

Le phytoplancton*, ces plantes microscopiques en suspension dans les eaux de surface des océans, et les immenses forêts couvrant le globe dans l'hémisphère nord emprisonnaient une grande quantité de carbone et aidaient ainsi au maintien d'un niveau modéré de gaz à effet de serre* dans l'atmosphère. D'énormes troupeaux d'herbivores entretenaient la richesse et la productivité des herbages en fertilisant les sols et stimulaient leur croissance en broutant. Les mangroves et les récifs coralliens des côtes servaient de pouponnières aux poissons qui, une fois adultes, gagnaient le large et enrichissaient l'écosystème océanique. Autour de l'équateur, une ceinture de forêts vierges au milieu dense et stratifié exploitaient l'énergie solaire et apportaient de l'humidité et de l'oxygène aux courants aériens. Enfin, de vastes étendues de neige et de glace aux extrémités nord et sud de la planète réverbéraient dans l'espace la lumière solaire, en refroidissant la terre entière comme un climatiseur gigantesque.

C'est ainsi que la biodiversité florissante de l'Holocène a contribué à modérer les températures globales sur la terre, si bien que le monde vivant s'est installé dans un rythme annuel aussi fiable que confortable : les saisons. Dans les plaines tropicales, saison sèche et saison des pluies alternaient avec une régularité sans faille. En Asie et en Océanie, les vents changeaient de direction au même moment chaque année, amenant la mousson en temps voulu. Dans les régions du nord, les températures s'élevaient au-dessus de 15 °C en mars, ce qui déclenchait le printemps, puis elles restaient élevées jusqu'en octobre, où leur chute marquait l'avènement de l'automne.

L'Holocène a été notre jardin d'Éden. Le rythme de ses saisons était si régulier qu'il a offert à notre espèce les

opportunités dont elle avait besoin, et nous en avons profité. Dès que l'environnement se fut stabilisé, des groupes humains vivant au Moyen-Orient abandonnèrent la cueillette et la chasse pour un mode de vie absolument nouveau : l'agriculture. Ce changement ne résultait pas d'une décision consciente. Il a été un cheminement aussi long que hasardeux, où la chance a joué un plus grand rôle que la prévoyance.

Les contrées du Moyen-Orient possédaient toutes les caractéristiques nécessaires à ces heureux hasards. Se trouvant à la jonction de trois continents – l'Afrique, l'Asie et l'Europe – elles ont vu passer et s'installer des plantes et des animaux venus de tous les horizons. Les hauteurs comme les plaines inondables ont été colonisées par les ancêtres sauvages de ce qui est aujourd'hui le blé, l'orge, les diverses sortes de pois et les lentilles, toutes espèces qui produisent des graines si riches en éléments nutritifs qu'elles peuvent survivre aux longues saisons sèches. Cette manne devait attirer des gens chaque année. S'ils parvenaient à récolter plus de graines qu'ils n'en avaient besoin dans l'immédiat, ils devaient les stocker, comme le font d'autres mammifères et oiseaux, afin de pouvoir les manger en hiver quand la nourriture se faisait rare. Au bout d'un moment, les chasseurs-cueilleurs ont cessé de nomadiser et se sont installés à demeure, dans la certitude que leurs provisions leur permettraient de subsister aux périodes où ils n'auraient plus d'autres ressources alimentaires.

Chèvres, moutons et cochons existaient à l'état sauvage dans cette région du globe. Même si on les trouvait à l'origine dans la nature, ils ont été eux aussi *domestiqués* en quelques milliers d'années après le début de l'Holocène. Là

encore, il y a eu certainement bien des niveaux intermédiaires et des avancées involontaires, dans cette aventure de la domestication*. Les chasseurs ont commencé par tuer de préférence les mâles, en protégeant les femelles reproductrices afin d'augmenter les effectifs. L'étude des ossements d'animaux autour de sites de villages de cette époque reculée en a apporté la preuve aux scientifiques. Il se pourrait aussi que les humains aient repoussé les autres prédateurs et vécu sans manger de viande à certaines périodes de l'année, de façon à préserver les ressources en gibier. Pour finir, ils ont non seulement capturé mais gardé vivants des animaux pendant de longues durées. Ils ont commencé ainsi à les élever, en sélectionnant inévitablement les individus les moins agressifs et les plus endurants pour constituer leurs troupeaux.

Avec le temps, d'autres innovations sont venues perfectionner toute cette évolution – la construction de greniers, le développement du pastoralisme, l'irrigation et le labourage, le recours au semis et au fumier. L'agriculture était née. Peut-être son avènement était-il inéluctable, quand une espèce aussi intelligente et inventive que la nôtre s'est retrouvée face à un climat stable comme celui de l'Holocène. Il est patent qu'au moins onze régions distinctes d'un bout à l'autre du globe ont développé de façon indépendante la culture de la terre, en produisant peu à peu une grande variété de plantes cultivées, dont certaines aussi familières que la pomme de terre, le maïs, le riz et la canne à sucre, à quoi s'ajoutait l'élevage d'animaux domestiques tels que les ânes, les poulets, les lamas et les abeilles.

*